

INTRODUCTION

Laurence PERRON¹ et Anna ROLLAND²

La journée d'étude « Subversion, une pensée de la répétition critique » invitait les intervenant·e·s à envisager la subversion non seulement comme objet d'étude, mais aussi comme principe régissant l'élaboration même des communications et des échanges. Dans la continuité de cette approche, nous avons choisi de mettre au jour ce qui est habituellement invisible, c'est-à-dire la réflexion subjective que l'on mène sur une notion *en amont* des recherches scientifiques. Elle est faite de tâtonnements sémantiques, d'associations d'idées, de perceptions personnelles, peut-être même erronées.

« Subversion » est de ces mots dont nous sentons, ou croyons sentir, saisissons, ou croyons saisir, le sens, sans être toutefois certaines de le connaître en profondeur. Par déformation professionnelle, peut-être associons-nous d'emblée ce terme au champ de la critique et des études littéraires, au sein duquel il est devenu convenu d'analyser l'originalité, la littéarité, et *in fine* la valeur d'une œuvre au regard de sa capacité à interroger, dépasser, voire franchement subvertir les normes esthétiques de son époque. Ce paradigme créatif analysé sous l'angle critique est particulièrement saillant s'agissant des œuvres modernes et contemporaines. C'est le cas par exemple des travaux portant sur l'affranchissement progressif des règles de versification classique dans la poésie française du XIX^e siècle. Chez Victor Hugo ou Charles Baudelaire, il est relatif mais il devient si éclatant chez Arthur Rimbaud que le critique Philippe Rocher n'hésite pas à évoquer, par néologisme, l'« entreprise de “subversification” » menée par le poète, dont le poème « Tête de faune » constituerait le premier jalon³.

Pourtant, les emplois du mot dans la conversation ordinaire, hors de ce champ critique particulier, pointent aussi sa dimension ironique, qui dénote les postures, de fausses rébellions comportementales, politiques ou langagières.

Les définitions apportées par les dictionnaires actuels nous permettent d'affiner notre approche du mot tout autant qu'elles engendrent de nouveaux questionnements. Selon le *Larousse* en ligne, la « subversion » est « une action visant à saper les valeurs et les institutions établies⁴ ». Le

¹ Docteure en sémiologie et en littérature comparée, Université du Québec à Montréal, en cotutelle avec l'Université Rennes 2, Laboratoire CELLAM et centre Figura. Thèse : « Queeriser l'enquête : l'enquêtrice, une figure sémiotique intergénérique et intermédiaire », sous la direction de Joanne Lalonde et Emmanuel Bouju.

² Doctorante contractuelle en littérature française, Université Rennes 2, Laboratoire CELLAM. Thèse : « Littérature et “complaisance” au XVII^e siècle », sous la direction de François Trémolières et d'Anne Régent-Susini.

³ Voir ROCHER Philippe, « Forme(S), Informe, Effacement », *Francofonia*, n° 72, 2017, p. 11-25.

⁴ Voir <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/subversion/75149>. Définition consultée le 27 septembre 2021.

premier sens de « saper » est le suivant : « creuser, sous les fondements d’une construction, une sape, pour provoquer son écoulement ». Au figuré, « saper » signifie « chercher à détruire quelque chose par une action progressive et secrète⁵ ». Se dégage donc l’idée d’une action destructrice, mais cette destruction progressive et insidieuse ne semble pas frontale : elle ne se fait pas contre, mais par, ou sous – en cela, elle s’avère, au sens propre, radicale. Le *Trésor de la langue française informatisé* propose quant à lui deux définitions du mot. Le premier sens, qualifié de « vieux » et de « littéraire », est celui de « bouleversement ». Le second sens est le suivant : « action de bouleverser, de détruire les institutions, les principes, de renverser l’ordre établi ». Les synonymes proposés sont « renversement », « révolution », et « sédition⁶ ». Le caractère progressif et secret du processus, qui ressort indirectement de la définition du *Larousse*, n’est pas abordé ici. L’idée d’une destruction qui se ferait *de l’intérieur* n’est pas explicitement mise en avant non plus. De la même façon, dans le *Robert* en ligne, « subvertir » revient à « bouleverser, renverser (un ordre...) ⁷ ».

Le Gaffiot en ligne permet d’approfondir le rôle du préfixe « sub- ». La première définition de « *subvertere* » est « mettre sens dessus dessous, renverser » ; la seconde, figurée, « bouleverser, ruiner, détruire, anéantir⁸ ». Mais, l’un des sens de « *vertere* » est aussi « retourner, tourner *sens dessus dessous* [nous soulignons], renverser⁹ ». Si le sème de *renversement* attaché à la « subversion » est bien présent, pourquoi alors l’idée d’une destruction de l’intérieur, par les fondements mêmes de l’objet à détruire, est-elle si souvent omise ? La « subversion » est-elle une destruction, un bouleversement, un travail de sape ? Pourquoi les degrés d’intensité du mot varient-ils d’une définition à l’autre ? Afin d’interroger quel est l’agent du geste subversif, une enquête lexicologique plus fine¹⁰ s’impose : nous en présentons ici les résultats, sous la forme d’une brève archéologie en trois temps des usages francophones de la notion¹¹.

*
**

Aux XIV^e, XV^e, XVI^e et XVII^e siècles, le lemme « subversion » sert principalement à désigner la destruction d’une cité, d’un état, d’un royaume, d’un empire, d’une seigneurie, dans une

⁵ Voir <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/saper/70922>. Définition consultée le 27 septembre 2021.

⁶ Voir stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=3927298605. Définition consultée le 27 septembre 2021.

⁷ Voir <https://www.dictionnaire.lerobert.com/definitions/subvertir>. Définition consultée le 27 septembre 2021.

⁸ Voir <https://gaffiot.fr/#subverto>. Définition consultée le 27 septembre 2021.

⁹ Voir <https://gaffiot.fr/#verto>. Définition consultée le 27 septembre 2021.

¹⁰ Menée à l’aide de l’outil informatique *Frantext*. Pour les occurrences citées dans cet avant-propos, voir ATILF. Base textuelle *Frantext* (En ligne). ATILF-CNRS & Université de Lorraine. 1998-2021. <https://www.frantext.fr/>. Base consultée le 20 novembre 2020.

¹¹ Ces éléments constituent une version abrégée de la communication proposée par Anna Rolland lors de la journée d’étude doctorale : « Enquête *Frantext* : quelques occurrences de la “subversion” ». L’objectif de cette enquête s’appuyant sur une recherche assistée sur le lemme « subversion » était d’observer en diachronie les évolutions des champs d’emplois, acceptions et connotations de la notion.

perspective tantôt biblique, tantôt mythologique, tantôt historique. C'est ainsi que Jean Gerson évoque à plusieurs reprises, dans ses sermons, la « subversion » des cités pécheresses, et notamment de Sodome. Trois siècles plus tard, Jacques Abbadie emploiera des mots semblables pour évoquer les mêmes sujets bibliques¹². C'est aussi dans ces termes que Simon de Phares, dans son *Recueil des plus célèbres astrologues* (1494), se plaît à énumérer toutes les destructions de cités ayant été prétendument prédites par des visionnaires¹³. Dans une perspective plus générale, particulièrement dans les textes dans lesquels se déploient une philosophie politique ou des éléments de spéculation sur l'Histoire, on note que cette subversion des cités doit être crainte¹⁴ et faire l'objet d'une analyse historique approfondie¹⁵. C'est qu'à la grandeur de la cité peut rapidement succéder sa misère, sa subversion. Alain Chartier formule cette idée dans deux passages de son *Quadrilogue invectif* (1422), précisément aux endroits où il développe « le vieux motif élégiaque et philosophique » de l'*Ubi sunt* ?¹⁶ :

[...] toutes anciennes escriptures sont pleines de mutacions, subversions et changemens des royaumes et des principautez, car comme les enfans naissent et croissent en hommes parfaiz et puis declinent a viellesce et a mort, ainsi ont seigneuries leur commencement, leur accroissement et leur declin. Ou est Ninive, la grant cité qui duroit trois journees de chemin ?

[...]

O tres redoutable et perilleuse acoustumance de voluptez et d'aises, o envieillie et enracinee norreture de pompes et de delices, tant avez destourné et ramolly les courages françois que ceste subversion, dont Fortune nous fait ciseau de si prez, nous avez couvee et mise sus.

Le premier extrait illustre une idée souvent exprimée quand il s'agit de la subversion des cités : celle que toute grandeur menace de périr. Dans cette œuvre allégorique, une telle évocation vaut mise en garde, car la France est, selon l'auteur, menacée. Le second extrait, qui évoque

¹² Jean Gerson évoque, dans son *Sermon pour la Pentecôte* (1389), la « subversion des V citez peccheresses », durant laquelle « les petis enfens furent perdus avec les grans ». Sept ans plus tard, dans son *Sermon pour la fête de la Purification* (1396), c'est cette fois-ci à la « subversion de Sodome » qu'il fait référence, « subversion de Sodome » évoquée également par Jacques Abbadie dans son *Traité de la vérité de la religion chrétienne* (1684).

¹³ Ainsi de la « subversion de Troye », prédite par Alobac, de la « subversion de 70 cités romaines », prédite par Empédocle, ou encore de la « subversion de Corinthe » prédite par Sostratus. Le même terme est employé pour évoquer la destruction de Rome, de Nice, de « villages et de terres » anglais, etc. On en relève sept occurrences dans les seuls *Recueils* de l'astrologue.

¹⁴ Dans *Le Livre de Ethiques d'Aristote* de Nicole Oresme (1370), note qu'« inundacions ou subversions de cités ou corrupcion de l'air ou teles choses, chascun les doit craindre ».

¹⁵ Dans *La Manière de lire l'histoire* (1614), René de Lucinge considère que « L'HISTOIRE » est le meilleur moyen de connaître « la naissance du monde, l'elevation, le progrez et la revolution des dominations [...], les subversions des empires, leur decoulement, et la mortalité des peuples ».

¹⁶ Voir CHARTIER Alain, *Le Quadrilogue invectif*, trad. BOUCHET Florence, Paris, Honoré Champion, 2002 ; Florence Bouchet souligne à deux reprises, dans son appareil de notes, le fait que l'auteur ait recours à ce *topos*. Notons qu'il le fait précisément dans les passages de son œuvre dans lesquels apparaît le terme « subversion ».

directement le contexte français, présente une occurrence du terme « subversion » teintée d'une coloration morale : les « courages françois » sont menacés de l'intérieur, par une « acoustumance de voluptez et d'aises ».

À partir du XVIII^e siècle, cette dimension morale se renforce, et l'intensification de l'emploi du lemme s'accompagne d'une forte extension de son champ et d'un recours à l'emploi figuré de plus en plus fréquent. Si le type de dénotation que nous venons d'observer ne disparaît pas, la « subversion » semble désormais désigner, beaucoup plus largement, la corruption d'un état primitif. Lorsque, dans l'*Émile* de Rousseau (1762), le locuteur reproche à Platon d'inciter les femmes, dans sa République, à exécuter les mêmes exercices que les hommes, cette « promiscuité civile qui confond partout les deux sexes dans les mêmes emplois » entraîne la « subversion des plus doux sentiments de la nature » qui remet en cause les « liens de convention » qui sont « le principe de [l'amour] qu'on doit à l'État ».

C'est aussi au XVIII^e siècle que l'on observe les premiers emplois satiriques du mot. En minant de l'intérieur les propos d'un personnage de théologien par l'exhibition satirique d'un discours hyperbolique, le pamphlétaire Henri-Joseph Dulaurens¹⁷ tourne en ridicule l'épouvante qui se manifeste souvent dans les discours déplorant une « subversion » prise en mauvaise part :

[...] et moi je suis ici pour vous dire que toutes les propositions que vous venez d'alléguer en faveur de l'inoculation sont scandaleuses, erronées, blasphématoires, fausses, hérétiques, impies, détestables, tendant à la subversion du christianisme, à l'établissement du déisme, de l'athéisme, et de mille erreurs monstrueuses !

Dans de nombreux discours conservateurs ou déclinistes de l'époque, l'évocation de la « subversion » est mise au service d'une mise à distance critique de la nouveauté, considérée comme un danger. Dans l'extrait ci-dessus, la nouveauté technique (le procédé médical d'« inoculation ») coïncide, aux yeux du personnage, avec la menace d'un déclin civilisationnel lié à la « subversion du christianisme ». Les (r)évolutions épistémiques, idéologiques et philosophiques font fréquemment l'objet de considérations similaires. On peut ainsi lire sous la plume de Chateaubriand qu'il « s'est écoulé moins d'années entre la subversion des principes en France, et le règne des encyclopédistes, qu'entre la même subversion des principes en Grèce, et le triomphe des

¹⁷ Sur l'appartenance de cet ouvrage, « machine à la fois anti-encyclopédique et ultra encyclopédique » (A. Rivara) mettant en question « la raison, le monde et tout le reste, à commencer par les structures littéraires » (M. Bokobza-Kahan), à la catégorie des romans philosophiques, voir LÜSEBRINK Hans-Jürgen, « *Le Compère Mathieu* de Henri-Joseph Dulaurens : intrigues discontinues et péripéties paradoxales d'un roman philosophique subversif », *Fabula / Les colloques, Les fins intermédiaires dans les fictions narratives des XVII^e et XVIII^e siècles*, Disponible sur <http://www.fabula.org/colloques/document6431.php> (consulté le 14 juillet 2023).

sophistes¹⁸ ». L'emploi du terme sert ici à assimiler *a posteriori* les Lumières à une menace pour l'ordre philosophique qui leur préexistait, et, par ricochet, pour un certain ordre moral.

L'idée décliniste de la corruption d'un état originel est aussi mise au service d'une critique sociale, notamment chez Eugène Sue et chez Pierre-Joseph Proudhon. Le premier écrit, dans *Les Mystères de Paris* (1842), que la société saura un jour

que le mal est une maladie accidentelle et non pas organique ; que les crimes sont presque toujours des faits de subversion d'instincts, de penchants toujours bons dans leur essence, mais faussés, mais maléficiés par l'ignorance, l'égoïsme ou l'incurie des gouvernants¹⁹.

Le second, dans *Philosophie de la misère* (1846), souligne que « [t]out, dans l'esclavage, prend le caractère de l'abaissement, les habitudes, les goûts, les inclinations, les sentiments, les plaisirs : il y a en lui subversion universelle. » On voit donc que si les dénnotations du terme se sont multipliées, la connotation politique demeure toujours présente. Elle est tantôt employée par des auteurs de sensibilité socialiste ou anarchiste au service d'un idéal progressiste, tantôt utilisée par des auteurs plus conservateurs qui souhaitent critiquer les évolutions qu'ils observent. Son usage est duel, mais demeure péjoratif, renvoyant à une harmonie disparue.

Au XX^e siècle apparaissent les premières occurrences poétiques de la « subversion », notamment dans un poème en prose de Raymond Queneau issu du cinquième numéro de *La Révolution surréaliste* (1925) :

¹⁸ Extrait de *l'Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes considérées dans leurs rapports avec la Révolution française* (1797).

¹⁹ Si la première partie de ce roman-feuilleton constitue une « peinture mélodramatique [...] de la condition des classes populaires », Eugène Sue transforme son roman, à partir de 1843, « en roman social où toutes les grandes questions du moment sont posées, de la réforme pénitentiaire à l'accès au crédit pour les plus pauvres » ; son « positionnement politique modéré » lui permet d'« intervenir dans le débat public par les moyens de la littérature, avec une efficacité inédite pour un romancier ». Voir LYON-CAEN Judith « Un magistère social : Eugène Sue et le pouvoir de représenter », *Le mouvement social*, 2008/3 (n° 224), p. 75-88. Certes, la publication de cette œuvre, décriée par Marx en raison du paternalisme qui s'y exprime, donne lieu à des discussions avec des « philanthropes, bourgeois intéressés par la question sociale et autres membres des associations de charité », elle est aussi abondamment lue par des « ouvriers très modestes », qui adressent à l'auteur de nombreuses lettres comportant des suggestions qui viennent à influencer sur le contenu même de son discours littéraire. Voir CHARENTENAY (de) Alice et GOUDMAND Anaïs, « Fiction et idéologie : Marx lecteur des *Mystères de Paris* », *COntEXTES*, en ligne depuis le 30 novembre 2014, <http://journals.openedition.org/contextes/5991>. L'évocation littéraire péjorative d'une corruption/subversion d'un état primitif s'inscrit donc dans un discours aux accents progressistes présentant un relatif potentiel performatif. Marx et Engels la considèrent avec suspicion : « Que dirait un naturaliste à qui l'on démontrerait qu'il ne s'intéresse pas à la cellule d'abeille en tant que cellule d'abeille, et que cette cellule n'est pas un mystère pour qui ne l'a pas étudiée, parce que précisément l'abeille ne « se trouve vraiment chez elle » qu'au grand air et sur les fleurs ? C'est dans les bouges et dans l'argot que se reflète le caractère du criminel ; ils font partie de son existence ; on ne peut le peindre sans les décrire, de même la peinture de la femme galante implique la peinture de la petite maison. » Voir ENGELS Friedrich et MARX Karl, *La Sainte Famille*, 1845, trad. COGNIOT Erna, présentation et notes MEUNIER Nicole et BADIA Gilbert, Paris, Les Éditions sociales, 1969, http://classiques.uqac.ca/classiques/Engels_Marx/sainte_famille/sainte_famille.html (consulté le 14/07/2023).

Les raisins ne mûriront pas cette année ; les fleurs mourront sans fruits aux premières clameurs de la subversion des champs. La terre arable, la marne et le calcaire, l'humus et le terreau, des hommes les projettent dans l'atmosphère où l'orgueil du travail humain se disperse joyeusement.

En 1969, à son tour, Claude Roy intègre la « subversion » à son discours poétique dans son ouvrage *Moi je*. Au sujet de ses combats politiques, le poète n'hésite pas à procéder à une remotivation étymologique du terme, lorsqu'il évoque le « calcul difficile des chances de subversion par l'intérieur ou (au contraire) de compromission de sa pensée par des voisinages fâcheux ». Dans de nombreux textes en prose, Roy a plus simplement recours au terme de « subversion interne » à plusieurs reprises.

Plus encore que ce travail sur l'étymologie, on assiste au XX^e siècle à un retournement de la connotation attribuée au terme « subversion²⁰ », en particulier dans les écrits surréalistes. Les acceptions et connotations traditionnelles ne disparaissent pas complètement²¹, mais en même temps qu'elle s'attache à l'esthétique, la subversion acquiert une valeur positive. Dans *Le Roman inachevé* (1945), Aragon appelle à la « subversion d'un désordre ancien », ce qui ne manque pas de surprendre puisque c'est habituellement l'ordre qui est subverti. Ce regard positif, paradoxal, intervient aussi dans des discours rétrospectifs sur le mouvement. Dans *L'Homme révolté*, en 1951, Camus écrit :

Le surréalisme, après Rimbaud, a voulu trouver dans la démence et la subversion une règle de construction. Rimbaud, par son œuvre et seulement par elle, avait indiqué la voie, mais à la manière fulgurante dont l'orage révèle l'orée d'un chemin. Le surréalisme a creusé ce chemin et en a codifié le repérage²².

La subversion mise en valeur semble progressivement s'imposer comme un critère artistique du XX^e siècle, un principe créateur, un objet de discussion incontournable lors des entretiens

²⁰ Dans le onzième volume de *La Révolution surréaliste*, en 1928, Aragon et Breton écrivent : « L'hystérie tend à reprendre ses droits. Le médecin s'étonne. Il veut nier ce qui ne lui appartient pas. Nous proposons donc, en 1928, une définition nouvelle de l'hystérie : l'hystérie est un état mental plus ou moins irréductible se caractérisant par la subversion des rapports qui s'établissent entre le sujet et le monde moral duquel il croit pratiquement relever, en dehors de tout système délirant. »

²¹ Au XX^e siècle, la présence dans d'autres champs discursifs d'usages « classiques » du terme. Le triptyque lexical associant nature, subversion de la nature, et menace pour l'ordre social, déjà présent chez Rousseau, l'est aussi plus tardivement dans l'ouvrage *Primauté du spirituel* de Jacques Maritain, publié en 1927. L'auteur y insiste sur l'idée qu'il faut combattre, « par des moyens honnêtes », non insurrectionnels, un « gouvernement despotique ou persécuteur », « en particulier quand il corrompt les fondements mêmes du bien public par un enseignement athéistique imposé aux enfants, ou par la subversion de cet organisme naturel qu'est la famille ». En outre, l'usage politique et militaire n'a pas disparu : il est notamment omniprésent dans les *Mémoires de guerre* de Charles de Gaulle (1959). Le terme est connoté négativement sous la plume de Charles de Gaulle, ce qui est mis en valeur par les adjectifs qu'il lui associe ; il évoque ainsi les « graves subversions militaires ».

²² Aragon porte lui aussi dans *Écrit au seuil*, en 1974, un regard rétrospectif sur cette attirance pour la subversion qui fut la sienne et celle d'André Breton : « Être entendu du plus grand nombre, sans donner prise à l'interdit des puissants, c'est le fond même des discussions entre nous qui commencèrent un soir de septembre 1917, sur le boulevard Raspail, où nous découvrîmes, André et moi, chez l'un et chez l'autre, une même volonté de subversion. »

d'artistes. Dans une communication donnée lors du colloque « Mass media et création imaginaire » en 1967, Georges Perec évoque l'élaboration d'une rhétorique, c'est-à-dire « un code des contraintes et des subversions permettant de définir les limites entre le trop aléatoire et le trop déterminé ». Le terme est également employé par Roland Barthes, dans *Le Plaisir du texte* (1973). Barthes estime qu'à l'époque où l'art paraît être compromis historiquement et socialement, et voué à la destruction, les « formes contestantes » et les « formes contestées » sont les deux facettes d'un même paradigme, scellées l'une à l'autre de façon complice. Il propose de dépasser cette opposition par ce qu'il nomme la « *subversion subtile* » :

celle qui ne s'intéresse pas directement à la destruction, esquive le paradigme et cherche un autre terme : un troisième terme, qui ne soit pas, cependant, un terme de synthèse, mais un terme excentrique, inouï. Un exemple ? Bataille, peut-être, qui déjoue le terme idéaliste par un matérialisme inattendu, où prennent place le vice, la dévotion, le jeu, l'érotisme impossible, etc., ainsi, Bataille n'oppose pas à la pudeur la liberté sexuelle, mais... le rire.

La subversion est ici liée au dépassement d'une opposition stérile et à la possibilité même de l'art. Progressivement, ce n'est plus le subversif, mais le non-subversif, qui est connoté négativement.

Peu à peu, cette approche positive de la subversion fait cependant l'objet de représentations de plus en plus lisses et stéréotypées, mises au service du lieu commun. En 1996, dans son roman *Week-end de chasse à la mère*, Geneviève Brisac semble jouer de ces systèmes de représentations devenus statiques et fort peu subversifs pour évoquer les incohérences d'un personnage, l'inadéquation entre ses réactions et ses discours :

Je ne comprends plus rien. Martha a toujours professé une admiration sans bornes pour les homosexuels, leur courage, leur pouvoir de subversion. Tous les grands écrivains, me dit-elle toujours. Les peintres. L'art. Je n'avais jamais envisagé qu'elle ne crût pas à ce qu'elle disait.

Cet essoufflement peut expliquer la suspicion, la distanciation à l'égard de la subversion, ou de ce qu'est devenu le signe « subversion », que l'on observe ces dernières années sous la plume d'auteurs qui interrogent les limites d'une nouvelle normativité de la subversion. C'est le cas de Didier Eribon dans son essai autobiographique *Retour à Reims* (2009) :

Je me méfie des injonctions à l'anormalité qui nous sont adressées par les tenants – très normatifs également, au fond – d'une non-normativité érigée en « subversion » prescrite, tant j'ai pu constater tout au long de ma vie à quel point normalité et anormalité étaient des réalités à la fois relatives, relationnelles, mobiles, contextuelles, imbriquées l'une dans l'autre, toujours partielles...

Érigée en nouvelle norme, la subversion, auparavant liée à une certaine intranquillité, semble être devenue statique : pour endosser de nouveau son potentiel de dépassement, elle doit retrouver sa mobilité.

*
**

Depuis les usages pamphlétaires qu'en ont faits les avant-gardes du XX^e siècle jusqu'à son évidemment progressif, le terme subversion, désormais relativement galvaudé, a recouvert toute une virtualité de significations. Associé à des concepts comme le *renversement*, la *révolte*, ou la *révolution*, le terme a acquis une portée particulière depuis son emploi dans le cadre des théories *queer*, dans les années 1990. Tout se passe comme si, en passant par les départements d'études féministes américains, le terme de subversion avait pu renouer avec son sens étymologique – celui d'un effritement *de l'intérieur*. *Trouble dans le genre* parle au fond d'une destruction qui s'appuie sur les outils mêmes de ce qu'elle cherche à éliminer²³.

Pour Judith Butler, la subversion s'insère dans une structure théorique précise et renvoie dans ce cadre à un type de procédé spécifique. Il s'agit d'

un ensemble de pratiques parodiques fondées sur une théorie performative des actes de genre, des pratiques qui sèment le trouble dans les catégories de corps, de sexe, de genre et de sexualité, et qui amorcent un processus subversif de resignification et de prolifération du sens débordant du cadre strictement binaire²⁴.

Subvertir, c'est révéler en les mettant à profit ces « répétitions d'actes stylisées » que sont les codes genrés pour en questionner l'essentialisation. Plus largement, c'est refuser la matrice binaire sur laquelle se fondent des pratiques discursives qui naturalisent des comportements culturels.

Ainsi, de manière générale, une posture subversive « implique plutôt de chercher à comprendre les enjeux politiques qu'il y a à désigner ces catégories de l'identité comme si elles étaient leurs propres *origine* et *cause* alors qu'elles sont en fait les *effets* d'institutions, de pratiques, de discours provenant de lieux multiples et diffus²⁵ ». Ce sont donc moins les contenus idéologiques du discours que toute la causalité de ce que nos épistémologies, au sens foucauldien, rendent possible, que met en péril la posture subversive.

Si une telle notion prend légitimement naissance dans un discours *queer* de revendication sociale et politique, l'utilité du concept de subversion déborde largement de ce domaine d'applicabilité premier, et elle incite à réfléchir plus largement sur ce que Butler appelle la

²³ BUTLER Judith, *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2005 [1990].

²⁴ *Ibid.*, p. 56.

²⁵ *Ibid.*, p. 53.

grammaire²⁶ qui nous rend accessibles les uns aux autres. Comment employer cette grammaire pour créer des matrices concurrentes et produire, au sein même de ces systèmes régulateurs, de nouvelles intelligibilités ?

La journée d'étude « Subversion : une pensée de la répétition critique » invitait les participant·e·s à réfléchir aux potentialités transformatrices de la notion de subversion butlérienne en l'appliquant aux objets les plus divers possibles. Si la subversion est la remise en question d'un modèle ou d'une posture pour en questionner la pertinence, la journée visait à interroger quels sont les « modes répétitifs qui ne consistent pas purement et simplement en une imitation, une reproduction, et qui ne reviennent donc pas à consolider la loi ». Ainsi, elle visait à comprendre « comment certaines répétitions parodiques sont vraiment perturbantes, sèment réellement le trouble », ou au contraire, « lesquelles finissent par être domestiquées et circuler de nouveau comme des instruments de la domination culturelle²⁷ ».

Plus largement, il s'agissait d'envisager la subversion comme une pensée de la répétition critique : comment certaines pratiques (littéraires, éditoriales, artistiques, curatoriales, etc.) mettent à l'œuvre le geste de répétition pour produire un discours critique, éthique, politique ; ou à souligner la portée sémiotique et culturelle de la variation par rapport à un modèle dominant. Enfin, cela permet de mettre en évidence comment des notions et des phénomènes tels que l'intertextualité, le pastiche, la reprise, la performance, peuvent être repensés à l'aune du concept de subversion.

*
**

Selon la logique butlérienne qui veut que la subversion soit une façon de questionner de l'intérieur la pertinence des structures ainsi que leur naturalisation, cette rencontre reprenait le format de la journée d'étude universitaire tout en s'en distanciant. Le dialogue a été mis en œuvre au travers d'une série d'interventions en binômes. Le temps libéré au sein de chaque panel a été consacré à la discussion – entre intervenants, et avec la salle – sur les rencontres possibles ou impossibles entre les sujets abordés, ou les logiques relationnelles entre les interventions.

Dès l'origine du projet, il était prévu que la journée « Subversion : une pensée de la répétition critique » se tienne hors des murs de l'université. C'était une conviction partagée par les membres organisateur·trice·s de l'association Ad Hoc : puisqu'il s'agissait de faire un pas de côté, de répéter sans reproduire, l'événement devait reprendre le format traditionnel de la journée d'étude, tout en le repensant.

²⁶ *Ibid.*, p. 48.

²⁷ *Ibid.*, p. 206.

Un an après le report de la date initialement prévue, la journée s'est effectivement tenue hors d'un cadre académique classique, mais en raison de la pandémie de Covid-19, que nous étions loin d'anticiper au moment où nous avons entamé sa planification. Plutôt qu'au sein d'un espace alternatif, elle a donc eu lieu en ligne, et les rencontres qu'elle a permises ont eu lieu dans un espace numérique. Numériques, et pas virtuelles, comme on a coutume de le dire pour opposer les plateformes au « monde physique », oubliant au passage la définition philosophique de la *virtualité*. Car cette journée aura permis l'actualisation d'un nombre aussi imprévu que stimulant de possibilités.

D'abord découragés par cette contrainte technique, les membres d'Ad Hoc ont pris le parti d'explorer au mieux les possibilités qu'offrait cette assignation à résidence. Il a fallu non pas composer avec la distance, mais imaginer les potentialités nouvelles qu'elle offrait. Tout au long de la journée, chacun·e a été invité·e à contrecarrer/amoinrir/subvertir le « distanciel » en remplissant une « page relationnelle » (inspirée de la maquette du livre *L'horizon est ici*²⁸) pour prolonger encore le dialogue entre les présentations, amplifier leurs résonances et entrecroiser les pistes qu'elles soulevaient. Lors du dernier atelier de discussion de clôture entre Laurence Perron et Myriam Suchet, nous avons proposé un temps de mise en commun de ces pages relationnelles. Enfin, au printemps 2021, nous avons eu l'occasion de présenter au Roof/Origines (Hôtel Dieu, Rennes), en partenariat avec le Collectif Contrefeux, l'exposition *Déplacements : espaces physiques, espaces symboliques de la photographie*, qui prolongeait cette réflexion sur le plan créatif et plastique à travers la pratique de six photographes rennaises²⁹, et réinjectait par la même occasion un peu de matérialité dans ce long parcours protéiforme.

La publication issue de ces échanges au sein de la revue *TransversALL* répond aux mêmes aspirations : investir allègrement de nouveaux lieux, se risquer à de nouvelles formes, tout en respectant l'impulsion à l'origine de la journée. C'est pourquoi la présente introduction, écrite à quatre mains, emploie la première personne du pluriel, non pas comme une stratégie d'effacement académique des chercheur·euse·s derrière un pronom moins engageant, subjectif, mais bien comme une manière supplémentaire de souligner la structure dialogique et collaborative de la journée d'étude.

**

²⁸ SUCHET Myriam, *L'horizon est ici*, Rennes, Éditions du Commun, 2019.

²⁹ Louise Almar, Adèle Ensior, Pauline Goasmat, Clémence Lesné, Louise Quignon et Eva Zimmer.

En ouverture du dossier thématique qui en est issu, Zelda Chesneau se propose d'étudier la portée subversive de *La Jalousie* d'Alain Robbe-Grillet (1957) et de son pastiche par Brian Aldiss, *Report on Probability A* (1967), œuvres respectivement associées aux courants du Nouveau Roman et de la *New Wave* science-fictionnelle. Le roman de Brian Aldiss peut être considéré comme subversif en ce qu'il constitue une reprise critique de *La Jalousie* : les clin d'œil à l'œuvre d'Alain Robbe-Grillet y sont multiples. Ils se manifestent dans la reprise de motifs comme celui du regard (ou de son impossibilité), et à travers l'imitation complexe de procédés stylistiques visant à subvertir l'intérêt traditionnellement accordé à la description dans l'économie du récit. La subversion doit aussi être entendue, dans une perspective plus politique chez ces deux auteurs, comme une dissidence à l'égard des modèles traditionnels du récit dont découle, pour le lecteur, une troublante incertitude interprétative. Pour autant, cet amenuisement de l'« euphorie du récit » ne signe pas la fin de tout divertissement, dès lors que l'on se montre attentif à la dimension comique de ces œuvres, et à leur inscription ludique dans une longue chaîne intertextuelle.

À son tour, Adrien Ordonneau s'attache au potentiel subversif des productions culturelles dans un monde marqué par de nombreuses crises systémiques et par la perte des anciennes certitudes. Il se propose, en s'appuyant sur les travaux de Judith Butler, d'analyser la performativité de crise qui naît de ces bouleversements et se traduit dans de nombreuses productions musicales influencées par et portant un regard sur l'idéologie accélérationniste. En tant qu'extrapolation des imaginaires capitaliste et consumériste, l'*hyperpop* est notamment porteuse d'un potentiel subversif, car elle constitue une expression exacerbée de certains stéréotypes de genre, permettant la mise à distance des représentations essentialistes et leur substituant une vision constructiviste et performative. Les œuvres mettent ainsi en avant un désir articulé à une critique du néo-libéralisme, mais qui pourrait le subvertir de l'intérieur grâce à une réflexion sur la plasticité des désirs et des identités, à condition toutefois de penser une technologie libre et démocratique.

Dans un domaine plus classique, *La Paysanne parvenue*, roman du Chevalier de Mouhy (1734), est une réécriture de *La Vie de Marianne* de Marivaux (1731) dont Marion Bally souligne qu'elle est plus subversive qu'elle n'y paraît de prime abord. En dépit de l'indéniable conservatisme social, moral et religieux porté par ce roman à succès, on remarque que le réalisme sociologique prime dans ce récit : en transformant à la fois Marianne, l'enfant perdue, et Jacob – le héros du *Paysan parvenu* (1734), autre source marivaldienne – en Jeannette, paysanne parvenue, le Chevalier de Mouhy fait donc émerger une figure d'aventurière et exploite le potentiel subversif du thème de l'ambition au féminin. Surtout, il propose au lecteur un mode de lecture alternatif, à rebours de celui proposé par Marivaux : immersive, la lecture fait la part belle à l'aventure, à l'imagination et au rêve, qui priment désormais sur les réflexions philosophiques. Le texte remet en question le contrat

de lecture proposé par Marivaux et témoigne de l'émergence au XVIII^e siècle d'une lecture de loisir et d'évasion, qui rend possible l'autonomie et le caractère novateur d'une œuvre qui ne saurait être réduite à la copie d'un grand modèle.

Tandis que Marion Bally cherche la subversion là où, *a priori*, on ne l'attendait pas, Marius Muller pointe au contraire les limites d'une telle étiquette. S'interrogeant sur la portée subversive de la mise en scène de *La Chauve-souris* de Johann Strauss proposée par Célie Pauthe à la MC93 de Bobigny en 2019, il suggère que la subversion des rapports institutionnels opératiques que l'on attribue à cette adaptation est à relativiser. Bien que cette mise en scène soit née d'une volonté de décentralisation géographique et institutionnelle et de décentrement dramaturgique, une interrogation des mécanismes de récupération et de domestication de stratégies apparemment subversives s'avère nécessaire. Si un premier obstacle potentiel est inhérent à la mise en scène et aux choix dramaturgiques opérés par Célie Pauthe, on peut plus largement questionner les limites des tentatives d'ouverture de l'opéra à un nouveau public, et interroger les pratiques de mécénat. Le mécène principal de l'Académie de l'Opéra national de Paris est en effet la fondation Bettencourt-Schueller, qui porte la mémoire de l'un des principaux collaborateurs français, alors même que Célie Pauthe cherche explicitement à questionner le contexte antisémite dans lequel la pièce a vu le jour et le judéocide qui s'est ensuivi.

Enfin, pour questionner la présence et sur la transgression des normes dans l'œuvre littéraire de Luigi Gualdo (1844-1898), auteur habituellement rattaché au courant transgressif et antitraditionaliste de la *scapigliatura* milanaise né au lendemain de l'unification italienne (1860), Juliette Le Gall choisit de se pencher sur l'étude des nombreux gestes dédicatoires et citationnels présents dans l'œuvre du poète et romancier bilingue. En jouant sur l'intertexte et l'anachronisme, ou encore en confrontant référence romantique et référence *scapigliata*, Luigi Gualdo, moins distancié du romantisme et du manzonisme que ne le sont ses pairs, interroge à travers son œuvre leur choix de désacralisation totale de certaines figures auctoriales. Mais les scènes de lecture féminine représentées dans l'œuvre de l'écrivain tranchent avec les nombreux procédés citationnels et dédicatoires auxquels il s'adonne, dans la mesure où il se plaît fréquemment à voiler les titres des livres lus par ses personnages. À rebours des représentations de l'époque, la scène de lecture se veut, dans son œuvre, transgressive : ses lectrices n'adhèrent pas nécessairement aux fictions lues, ne correspondent pas au stéréotype de la lectrice empathique, émettent des critiques, et ne versent pas dans le narcissisme identificatoire.

Le dossier « Subversion : une pensée de la répétition critique » s'ouvrira sur les avant-gardes du XX^e siècle et les productions musicales hypercontemporaines. Il se referme sur l'Italie du XIX^e siècle. Nous avons souhaité que sa structure, tout comme la réflexion par laquelle il s'ouvre, se

prête au jeu de l'antéchronologie. Qu'il mime – sans toutefois la respecter au pied de la lettre, car ce serait encore imiter – le travail archéologique d'une pensée qui s'élanche hors de l'actualité et la réfléchit tout en la mettant à distance, non pas en se tournant vers le passé, mais plutôt vers l'épaisseur sémantique, historique, formelle, politique de la subversion.